

PSYCHANALYSE DE L'INTERPRÉTATION INTERPRÉTATION DE LA PSYCHANALYSE

Pierre SOREL

On ne peut nier que le hasard existe : celui qui, selon le principe de Cournot, fait se rencontrer deux séries indépendantes.

Indépendantes l'une de l'autre, certes, mais pas de celui qui en constate la confluence.

Le hasard produit donc un discours inattendu.

Alors, questions actuelles de la psychanalyse, pour moi, c'étaient des questions de pratique.

J'interrogeais plus volontiers le faire, voire même le savoir-faire, que la théorie.

Je parlais même du constat que de l'interprétation, du transfert, des actes, il y en a en dehors de toute analyse, et je mettais en pointe l'interprétation, le dire par excellence de l'analyste dans ses rapports avec l'inconscient, le sien et celui de l'analysant, au titre de ce qui peut faire de leur commune entreprise une psychanalyse freudienne.

Une démarche donc qui allait des interprétations à l'interprétation jusqu'à la question: en quoi une analyse peut-elle être dite "psychanalyse freudienne"?

Là-dessus, deux choses se passent :

- La réédition du **Poème** de Parménide (1), dans sa magnifique traduction par Jean-Jacques Riniéri, avec la "présentation", extraordinaire, de Jean Beaufret. Un grand classique de la philosophie des années cinquante.

- et, deuxième chose, une discussion avec mon fils :

- "Papa la philosophie, qu'est-ce que c'est ?

- ...une question.

- Ah bon! laquelle ?

- Et bien par exemple celle de Leibniz : "Pourquoi faut-il qu'il existe quelque chose plutôt que rien ?"

- Ah ? Moi, je me demande plutôt pourquoi on se pose cette question".

Une question d'enfant a peut-être bien toujours le désir comme adresse, surtout si c'est son pire qu'elle est posée.

Alors, soit. Désir du philosophe (cf. Descartes, **Discours de la Méthode** : "je suis dans l'extrême désir de .."), désir de l'analyste.

Le rapprochement et la confrontation ne sont pas vains puisqu'il est, ici et là, question de la vérité, de la vérité qui parle.

Pour moi, la "présentation" de Jean Beaufret fera partie du texte soumis à la lecture, sous la forme d'une méditation dans laquelle la philosophie questionne la psychanalyse et la psychanalyse questionne la philosophie.

Dans le **Poème** de Parménide, une déesse parle au jeune homme qui est venu jusqu'à elle.

Elle n'est pas déesse de la vérité, elle est La Vérité, résidant en son séjour de retranchement où les chemins suivis communément par les hommes ne peuvent l'atteindre. Il y faut la Justice et le Droit.

La vérité donc parle et se réfère énigmatiquement à la Nécessité et au Destin (Anankè, Moïra), dont la toute-puissance semble ne devoir s'exercer sur les dieux qu'à la hauteur du mystère de leur abstention.

La Vérité donc parle et ne saurait dire autre chose que ce qu'elle dit, mais elle ne se suffit pas à elle-même et ne s'accomplit que dans l'effort de nommer ce qui la dépasse et devant quoi toute parole doit céder pour advenir comme parole et comme vérité.

La Vérité, commente Jean Beaufret, n'est pas lumière sans ombre, achèvement du dire: elle est un dit en rapport à un tacite dont elle n'achève jamais de s'acquitter, fidélité à un questionnement qui est en nous-mêmes notre détresse la plus intime ("ce n'est certes en rien un sort funeste qui t'a mis sur cette route...", "il faut que tu sois instruit de tout..." vers 25-30) car ce questionnement ne s'affaiblit pas dans l'attente d'une réponse, mais se maintient jusqu'à l'ouvert où, toute réponse étant mise en suspens, la fidélité à la détresse rend possible un commencement.

...

À ce moment de la lecture, je pense au rêve de "l'injection faite à Irma", à l'ébranlement, jusqu'aux tréfonds qu'y manifeste Freud devant les questions qu'il a ouvertes, à ses doutes qui, loin de l'amener à la certitude vide, l'affrontent à l'angoisse, au manque. Il ne sera pas philosophe.

Et il rêve de la solution. Lösung... le mot en tant que point nodal... Le rêve comme voie royale vers une vérité qui s'écrit de l'inconscient: triméthylamine.

Qui n'a jamais espéré rêver la solution d'un problème ? Mais bien sûr, de l'énigme du rêve seule, la solution peut-être rêvée.

La vérité, donc, ne se manifeste que dans une certaine privation. Non pas que pour le philosophe elle puisse se dire toute : comme l'affirme la déesse, l'être est et le non-être n'est pas. C'est tout ce qu'il y a à savoir en vérité et il faut s'en contenter. Car cela dit, une autre question s'ouvre : que faire du reste ? Et c'est bien là que les choses deviennent intéressantes, car la vérité n'est pas seule bonne à savoir.

C'est que, précise Jean Beaufret, le terme grec althéia est un terme privatif.

L'alpha privatif tombe sur le radical verbal lanthano, qui signifie oublier, ou faire quelque chose à l'insu de quelqu'un d'autre, ou encore, comme me l'a signalé Mina Bouras, sortir de sa

cache. Ce radical donne aussi lèthè, l'oubli, dans sa connotation de rapport à la mort, ou, comme il est attesté aussi chez Pindare, "du nuage sans indice", de l'éclipse donc, de l'obscurcissement qui ignore sa cause. D'où son rapport aussi à l'angoisse.

L'alàthéia des grecs est donc conquête-sur, bien plus que constat ou même révélation-de. Leur tragédie est la mise en scène de la marche de la vérité à travers les périls, telle celle d'œdipe qui en vient à se crever les yeux, tant pour s'acquitter de la dette contractée par sa faute que pour détruire ce qui, en lui-même, l'aveugle.

Ainsi la vérité ne s'oppose pas à l'erreur ou à l'illusion, mais à l'oubli.

Elle est un dévoilement qui n'est intelligible que par rapport à un non-dévoilement; elle ouvre un sens qui s'étend jusqu'au non-sens. Ainsi de la puissance surgissante de la vie qu' Héraclite nomme *phusis* et qu'il commente d'un énigmatique "*kruptestai philei*" : elle aime rester cachée.

Bien sûr, pour Jean Beaufret, l'oubli est celui de la question de l'être, de l'être de l'étant, là où, pour nous, la lèthè interroge le refoulement, et l'alèthéia, moins la vérité que l'interprétation qui d'un "c'est bien ça" assure la relance et l'ouverture vers un "mais alors ?"

La vérité n'est pas seule bonne à savoir. Ni en rapport avec l'erreur à rectifier, ni avec l'illusion dont il faut se déprendre, la vérité, pour Parménide, ne s'oppose pas non plus à l'opinion (*doxa*). L'opinion est aussi nécessaire à la vérité que le vent à la voile. L'évidence, la certitude, la croyance, tout ce qui fait "l'opinion" et qui naît de "l'habitude à la riche expérience", nous expose aux séductions de ce qui paraît être, aux "*dokounta*".

Les "*dokounta*" sont les choses de ce monde, celles qui nous apparaissent, précise Jean Beaufret, "*dokimos*", c'est-à-dire dans une conception très éloignée de ce que sera l'idéalisme platonicien de la chute ou le réalisme plotinien de la hiérarchie.

Et là, le commentaire de Jean Beaufret est d'une pertinence quasi divinatoire.

Dokimos signifie, nous dit-il, "en toute convenance", "validement". Et il précise même : "spécieusement", s'appuyant pour cela sur l'équivalence du grec *dokimos* et du latin *speciosus* qui signale la présence triomphante de la beauté dans le champ du spéculaire.

Et pourtant en 1955, il n'y avait pas encore de schéma optique, ni de i (a)!

Et c'est ainsi que croyance, évidence, certitude, toute la *doxa*, peut-être, pour celui qui s'en soucie de façon assidue, le constat d'elle-même et devenir ainsi "polyphème", très parlante.

De même, dans l'analyse, ce qui se répète, trébuche, le savoir et l'ignorance, finissent par se poser à eux-mêmes leur propre question.

De même que parole vide et parole pleine, l'être duquel il y a vérité et ce qui paraît être, suscitant l'opinion, sont donnés ensemble. Pas l'un sans l'autre.

Jusque là donc, tout va bien. Nulle passion suscitée par la Discorde!

Mais il faut aller plus loin!

Le dire de la vérité des philosophes est un dire portant sur l'être pour dire qu'il est.

C'est un jugement, qui nous rappelle la dépendance muette dans laquelle se trouve la vérité par rapport la nécessité et au destin. "Tu ne dois pas dire que ce qui est n'est pas, ou que ce qui n'est pas, est". Ce que feront, d'ailleurs avec brio, les sophistes. Ce jugement est un énoncé dans lequel le sujet de l'énonciation est mis entre parenthèses avec ce qui pourrait être enfin dit de la nécessité et du destin.

C'est la question de la fonction du phallus en tant que symbolique qui se pose en effet là, de

façon inaccessible aux philosophes, l'inaccessibilité sans doute qui faisait dire à Jacques Lacan avec beaucoup d'ironie, qu'aux philosophes il ne manque que l'inconscient.

Et en effet, ni Parménide, ni Jean Beaufret ne nous disent ce qui fait parler La Vérité et ce qui fait courir le jeune homme à sa rencontre.

La Vérité n'a rien à dire d'elle-même.

La question de Freud, elle, est toute autre lorsqu'il se demande ce qui le fait rêver : cette question le contraindra à faire l'*hypothèse* de l'inconscient: l'hypothèse, c'est-à-dire l'exigence de travail que requiert le trou qu'elle fore dans le savoir, ce trou, en somme exploratoire, qui le minera en cinq ans au repérage de l'objet de la psychanalyse comme objet *perdu*.

Mais bien sûr, si Freud ne s'éloigne guère du monde de la représentation (il forge cependant le *Vorstellungsrepräsentanz* en rupture avec ce monde) et qu'il faudra attendre Lacan pour que soit donné au sujet de l'inconscient son relief et sa portée, Jean Beaufret, lui, reste entièrement sur le plan de l'énoncé et se tourne nécessairement vers Kant pour chercher de son côté la vérité transcendente qui pourra assurer la validité d'une vérité empirique.

Je ne discuterai ce point plus avant qu'en me contentant de souligner que le problème ainsi posé devient dès lors celui de la connaissance, celui de la promesse cartésienne de nous rendre "maîtres et possesseurs des choses", fut-ce au prix à payer pour cela "qu'il vaut mieux changer nos désirs plutôt que l'ordre du monde". Cet objectif de la philosophie (en est-il un autre possible ?) nous oriente dans une perspective selon laquelle la vérité de l'énoncé se situe de façon en réalité pragmatique dans la concordance avec un objet, dans la cohérence d'un système, ou même comme nous y invite Jean Beaufret, tout de même troublé, dans l'inspiration créatrice. Inspiration qu'il vaudrait d'ailleurs mieux nommer aspiration, aspiration à l'être, ou aspiration par l'objet.

Tout autre sera la place de la vérité, si nous en maintenons l'exercice dans une expérience de discours. Et elle nous en apprendra de belles!

Par exemple du petit Hans lorsqu'il promet un grand parti sa mire. Ment-il ? Ou dit-il la vérité de ses rapports avec le langage travers sa parole ? La vérité de ce qu'il pense que le phallus peut-être l'objet d'un don, c'est qu'il n'existe aucune réalité antérieure ou préalable la prise du sujet dans le langage, et que c'est ce dernier qui lui permet de prendre la parole depuis la place qu'il lui assigne.

Dégageant, partir des positions d'énonciation, le sujet de l'inconscient, Lacan introduit le problème de la vérité d'une tout autre façon que les philosophes (et mime que Freud) et, la mettant en relation avec le désir et son objet, il en fait l'un des quatre pieds qui assoient la discursivité.

Bref! Loin de nous entraîner à régler le problème qui se pose ensuite la philosophie des relations de l'être et de la pensée (ce qu'elle fait par une subtile et heureuse adéquation), la mise en place de la vérité dans le discours nous met en face de tout autre chose.

La création artistique n'est pas, chez Freud, dévoilement de l'être, mais abandon dramatique du créateur ce qui parle en lui en vérité et dont il ne sait rien. En somme un assentiment qui serait dans le même temps une dénégation.

Là où Jean Beaufret fait intervenir, d'une façon d'ailleurs toute romantique, le mérite du créateur, Freud nous montre dans l'œuvre la rupture, le travail de rupture, travers lequel se

traduit la vérité qui s'y trahit.

La question devient donc, maintenant que nous sommes dégagés de la représentation qu'en est-il de l'objet ?

J'ai trouvé dans le livre d'Elias Canetti : *Histoire d'une Jeunesse* (2), c'est bien sur, son autobiographie, l'anecdote suivante : il avait six ans et ses parents venaient de le mettre l'école pour la première fois, ce dont il était tris fier. Se trouvait là également une petite fille, la petite Mary, dont les joues étaient si rouges qu'il ne pouvait s'empêcher d'être saisi du désir de les embrasser. Tant et si bien que, cédant son désir, il se mit l'embrasser, et de façon si frénétique et si répétitive que la petite Mary se plaignit sa mare.

Cela fit des histoires, mais lui, il chantait à tue-tête : "*Little Mary is my sweetheart... little Mary is my sweetheart...*" *sweetheart*, un chéri, la bonne, Édith, avait le sien; le mot "chéri" lui avait été donné par sa gouvernante, ainsi que l'usage que l'on a d'un chéri: on l'embrasse. Elle-même embrassait avec beaucoup d'effusion le petit George, le frère cadet d'Elias, avec lequel il se trouvait dans une relation de jalousie sympathisante. La mère de la petite Mary, s'appelait Mrs Handsome, c'est-à-dire, madame Gracieuse et elle plût aussitôt beaucoup au jeune Elias qui se rendit ainsi facilement ses interdictions.

Et c'est au moment où il écrit son autobiographie que lui revient la chanson de sa première nourrice :

*manzanitas coloradas
las que vienen de Stambol*

"de petites pommes rouges, celles qui viennent d'Istanbul". Et la chanson se terminait dans les rires, lorsque la nourrice lui enfonce le doigt dans la joue.

Canetti se demande très pertinemment, pour qui ce geste manque lorsque les joues rouges furent nouveau pour lui exigence de baisers. A cette question, il ne répond pas. Mais nous voyons, nous, l'arrière-plan de cet acte qui le laisse comme étranger à lui-même (il ne sait réellement pas pourquoi il fait ce qu'il fait) comment il est commandé par l'objet, et nous repérons avec lui, Canetti, analyste de sa propre expérience, comment travers cet objet, son désir est tributaire du désir de l'Autre, ici, sa nourrice.

A ce moment, certaines considérations me viennent, concernant les rapports de l'auto-analyse et de l'écriture, les limites de l'auto-analyse, son échec dans l'amour pour la mire de la petite Mary, etc...etc...

Mais il faut dire quelque chose de plus de cet objet.

Des petites pommes rouges, de celles qui viennent d'Istanbul, ce sont des pommes telles qu'il n'en existe pas ...du moins, pas en dehors d'une chanson d'amour. Ce sont des pommes qui sont des signifiants, qui, repérés sur le corps de l'Autre, déclencheront l'amour et les gestes qui le traduisent. A moins qu'un analyste ne lui chante la chanson!

Et nous sommes, bien sûr, amenés là, au vif de l'interprétation de la psychanalyse.

Dans son article "*Langage et satisfaction, ou, de l'Interprétation*" (3), Moustapha Safouan pose la question : "comment parler au sujet ?", au sujet de l'inconscient.

Pour avancer dans cette question, il reprend une observation de Normann Reider parue dans l'**International Journal of psychoanalysis**, "Metaphor as interpretation".

Il s'agit d'un moment de la cure d'une hystérique. Ses associations ont amené son analyste la certitude qu'elle craint que ne sorte de sa bouche, lui l'analyste, le pénis. Sûr de son coup, il le lui dit.

Elle récusait cette interprétation avec indignation, sarcasmes et mauvaise humeur. Elle va même jusqu'à tomber amoureuse de lui, d'un si ridicule freudien. La situation devient donc très pénible. Jusqu'au jour où il se trouve amené à citer de façon fortuite ce proverbe japonais : "l'aveugle n'a pas peur des serpents."

Aussitôt tout change : sa patiente admet ce qu'elle avait d'abord énergiquement repoussé comme quelque chose venant réellement d'elle-même et susceptible d'éclairer une part de ses symptômes et de ses relations tant avec les choses qu'avec les gens.

Stupeur de notre analyste, qui en fait un article.

Y a-t-il une meilleure interprétation de ce qu'avance Braque : "les preuves fatiguent la vérité"? Et n'ajouterions-nous même pas volontiers que le savoir l'épuise!

Il lui répond de son savoir et il bloque son accès à la vérité en faisant inévitablement flamber le transfert dans l'amour (ou plutôt, et c'est bien le cas de le dire, dans l'hainamoration!) ce transfert qui s'adresse ce lieu où se maintient sous forme de supposé savoir, l'insu qui soutient son désir. Soulignons encore ici les liens de l'amour et de la passion de l'ignorance.

Le proverbe japonais "l'aveugle n'a pas peur des serpents" agit tout autrement parce que c'est une proposition toute autre qu'une proposition de savoir.

C'est une proposition universelle affirmative (malgré la négation qu'elle comporte!), c'est-à-dire telle qu'il n'y correspond pas forcément un objet, et que donc, chacun peut y mettre ce qu'il veut.

Le proverbe dit tout simplement : "Scilicet !", "tu peux savoir", et nommément "tu peux savoir quoi t'ouvre le signifiant que tu produis et qui te produit comme autre que tu croyais !" Par ce déplacement, le proverbe agit comme une métaphore, une métaphore qui signe la dépendance du sujet par rapport au fantasme, c'est-à-dire à ce qui, faute de savoir, le condamne à la vérité.

La poésie assurément noue aussi en elle-même vérité et métaphore, dans le silence nécessaire à sa production.

Écoutons Hölderlin, cité encore et traduit par Jean Beaufret : "*Em Rätsel ist Reintsprungenes. Auch Der Gesang kaum darf es enthüllen.*"

"Énigme est ce qui, pur, a jailli. À peine est-il licite, même à la poésie, de le dévoiler."

Ce travail de la métaphore, son pouvoir en somme intrinsèque, j'en abandonne, pour aujourd'hui, la mesure et la conclusion à un poète.

Voici ce qu'écrit Gilbert Vaudey dans les dernières lignes de son texte "Gaspésie" (4):

"Méditant sur la grève, hors des représentations glorieuses, rendu la seule réalité des pierres, un accès, le compagnonnage indifférent de ces pierres ne me l'ouvrait pas moins. Le tour de chance accompli, sa dissipation en solitude définissait une appartenance. Nul accord n'émanait des choses. Cet accord gagnait en moi, comme un consentement leur mutisme, leur éloignement. L'effacement du sentiment d'un monde lié ne relançait pas la question du sens - la question elle aussi s'était effacée (...)"

BIBLIOGRAPHIE

(1) Parménide : **Le Poème**. Epiméthée, PUF, 1984.

(2) Elias Canetti : **Histoire d'une jeunesse**. La langue sauvée. Albin Michel, 1980.

(3) Moustapha Safouan : **Études sur l'Œdipe**. Seuil, Le Champ freudien, 1974.

(4) Gilbert Vaudey : "Gaspésie" **Aléa** n°5 Cimento bourgeois, 1984.